

Un ange dans la brume

La chronique de Fabienne Pascaud

.CRITIQUE

.A 87 ans, il reste le plus chercheur, le plus inventif, stimulant et décapant de nos metteurs en scène hexagonaux. Le plus adolescent et terroriste aussi, comme l'a prouvé, lors des récentes Rencontres Télérama au festival Mettre en scène de Rennes, sa sortie spectaculaire aux premières minutes d'un débat sur l'avenir de l'artiste, dont il refusa brutalement de cautionner les inquiétudes, sans même daigner s'expliquer... Mais terroriste, on peut l'être aussi pour la bonne cause, la cause de l'exigence et du théâtre d'art, celui qui pousse le public aux limites de lui-même, de sa sensibilité, de sa perception, de son intelligence des choses. Quand Claude Régy place ses comédiens dans la pénombre, un chien et loup aux frontières indistinctes et où on les distingue justement à peine, quand il impose aux mêmes comédiens un débit de voix monocorde et bas, jailli d'on ne sait quel chaos intérieur et aux limites de l'audible, certains spectateurs se sentent pris en otages du vieux maître, le plus souvent assis dans la salle au milieu d'eux, et qui les fusille du regard s'ils bougent, chuchotent ou toussent. Les spectacles-ascèses de Claude Régy réclament un absolu recueillement. Parfois on a le regard fatigué d'avoir trop essayé de percer les ténèbres, et les tempes tapent d'avoir tant cherché à saisir le presque inaudible. Mais quelle récompense au bout de ces efforts ! La sensation d'avoir franchi le mur du dire, d'être passé par-delà les ratiocinations ordinaires dans un ailleurs, où n'existe plus de différence entre vie et mort, jour et nuit, conscience et inconscience, mémoire et oubli, sagesse et folie ; où il s'agit juste d'être réceptif, ouvert, abandonné aux flux, aux instants, aux éléments. Expérience mystique que celle-là, mais sans transcendance autre que celle d'une matière humaine toujours renouvelée. Il suffit désormais à Claude Régy de bouts de textes pour nous catapulter là où nous ne pensions pas pouvoir aller. Admirateur du dramaturge norvégien Jon Fosse, dont il fut le premier en France à mettre en scène la langue translangue, signifiant surtout par l'agencement, la sonorité même des mots, il est allé chercher pour *Brume de Dieu* l'inspirateur de Fosse : le romancier norvégien Tarjei Vesaas, dont il adapte un bref extrait des *Oiseaux*, composé en 1957. Il y est question d'un jeune simplet de village, Mattis, vivant seul avec une grande soeur mélancolique qui veille comme elle peut sur lui. Et Mattis, capable de peu d'activités, se maintient juste à l'écoute de la nature, écoute et voit ; comprend ainsi bien mieux le monde que n'importe qui ; le ressent avec une violence, une angoisse qui touchent bientôt le spectateur au plus intime. **Mattis, sur le plateau sombre et nu, à peine éclairé et le visage pourtant rayonnant, le sourire lumineux façon Bouddha ou ange de Chartres, c'est Laurent Cazanave, 22 ans, frais sorti de l'école de théâtre de Rennes. Sa voix est basse et sa diction hachée, comme s'il passait les mots avec effort du dedans au-dehors et leur donnait ainsi tous les poids, toutes les variations et couleurs possibles. Il est magnifique. En innocent aux mains pleines, quasi agneau de Dieu offert en sacrifice à la cruauté du monde, l'acteur a je ne sais quoi qui bouleverse et chavire, fait pleurer et suscite toutes les tendresses. Sort le spectateur de lui-même. Crée une mystérieuse empathie. Quand Mattis, pêcheur maladroit dans un rafirot qui prend l'eau, risque bientôt la mort, la terreur monte, qui correspond à peine aux mots prononcés. On pénètre un au-delà du théâtre qui est justement tout le théâtre, la force inégalable du théâtre.**

Fabienne Pascaud

Telerama n° 3177 - 04 décembre 2010